

La Traversée

Une nouvelle d'Alice Pierre

J'ai été mise en contact avec la mer alors que j'étais encore très jeune. Quand on me disait « tu pars en vacances chez tes grands-parents en Bretagne », je ne pouvais m'empêcher de sauter de joie. C'est vrai, quand on y pense, tout ce qui concerne la mer est sujet à la réjouissance. Le bruit du ressac sur les falaises ou le sable, le bruit du vent, de la pluie sur l'eau, des vagues grossissant. Le cri des mouettes. L'odeur de sel transportée par le vent. L'image du rideau de pluie s'avançant petit à petit sur l'eau, séparant deux mondes. La couleur de l'eau, changeant chaque jour. Le premier, il fait beau, et elle est bleue comme l'azur. Le deuxième, il y a quelques nuages, et à ce bleu azur se mélange un bleu plus foncé, plus royal. Et le lendemain, il pleut, et la mer a pris une couleur grise. Et puis il y a les saisons aussi. En été, l'eau est plus claire. À l'automne, elle est déjà plus foncée, mais on peut encore y voir quelques traces du soleil. En hiver, elle est plus grise, mais un gris auquel se mélange ce bleu royal provoqué par les nuages. Et au printemps, le gris disparaît en même temps que la neige, et l'azur réapparaît en même temps que le soleil. Et puis il y a les sensations physiques aussi. Le vent qui s'emmêle dans nos cheveux, qui fouette le visage, qui fait vaciller, celui qui donne juste froid, celui qui réchauffe. Le vent qui frappe alors que tu es assis dans le sable, et celui qui frappe pendant une promenade à vélo le long de la falaise. Le vent qui t'envoie du sable à la figure, et celui qui apporte les embruns sur un plateau. Le vent qui gonfle la voile du bateau, et celui qui la fait virer de bord. Le vent qui soulève la coque du bateau juste assez pour prendre de la vitesse, et celui qui le fait chavirer.

Beaucoup de personnes lui ont dit de ne pas le faire. Les journalistes aussi paraissent sceptiques. La veille de son départ, elle a donné une interview pour TF1. Je m'en souviens comme si c'était hier :

« Vous n'avez pas peur ?

- Peur de quoi ?

- De mourir, par exemple. De la solitude.

- Si. Mais si je devais me soumettre à mes peurs, je ne serais pas là aujourd'hui, et je ne m'apprêterais pas à partir pour un tel voyage. Je ne serais pas non plus étudiante à Montréal, alors que ma famille habite en France.

- Vous êtes très courageuse.

- Il n'y a pas de courage sans peur. »

Ensuite, elle est montée dans son bateau, appelé *Dragon*, et a continué ses vérifications et son chargement. Ce n'était pas un très gros bateau. Suffisant pour une personne. Une cabine avec couchette double et placards, une petite salle de bain, et un séjour avec une kitchenette, une table et ses banquettes, des rangements et une table à cartes de laquelle elle pouvait aussi diriger (de manière certes moins précise) en cas de gros temps. L'intérieur était tout en bois, avec une décoration dans les tons beiges et orange. Exactement comme elle l'avait voulu. Je me souviens de cet été où nous avons découvert ce petit bateau abandonné dans un champ, pas très loin de la plage, et où nous avons décidé de le retaper. Cela faisait longtemps qu'elle rêvait d'avoir son propre bateau. Depuis la nuit où elle avait fait ce rêve extraordinaire dans lequel elle faisait la traversée de l'Atlantique en solitaire. Alors nous avons pris nos outils, nos plans, notre peinture, avons fait des recherches, et deux ans plus tard, il voguait dans la baie. Nous avons passé

l'année suivante à le faire sortir par tous les temps. Elle avait décidé de prendre son année pour faire un stage à Nantes, dans un cabinet de psychologie, et revenait pratiquement tous les week-ends, ainsi que pendant les vacances. Quelques mois plus tard, elle annonçait à la famille sa décision de rejoindre Montréal en bateau. Sa mère a failli s'évanouir. Personne n'a parlé pendant quelques instants. Puis les cris ont éclaté. « Tu es complètement folle, tu vas te tuer ! », « tu n'es pas assez expérimentée ! » et ainsi de suite. Elle leur faisait face, sûre de sa décision, un léger sourire aux lèvres, et me regardait. Je voyais que nous pensions à la même chose. La première fois où elle était montée sur un bateau. Nous revoyions tous les deux cette petite fille de quatre ans qui courait dans tous les sens, sans trébucher, comme en phase avec la houle et le bateau. De ses petits bras fragiles, elle avait voulu prendre la barre, et avait failli nous faire chavirer. Insensible au mal de mer, elle avait ensuite commencé à feuilleter un livre sur le Commandant Cousteau, le « Pacha », s'émerveillant devant les paysages et les bateaux s'offrant à ses yeux. Depuis cette première sortie en mer, cela n'avait pas cessé. Chaque fois qu'elle venait, nous partions tous les deux, parfois avec des amis ou de la famille, pendant deux jours, et ensuite elle prenait une ou deux semaines de stage. Rapidement, elle est devenue une des meilleures. À tel point que ses moniteurs lui proposaient souvent d'aller parler à ses parents pour qu'elle déménage et qu'ils puissent l'entraîner. Mais la compétition ne l'intéressait pas. À dix-sept ans, elle est devenue monitrice, spécialisée à la fois en catamaran et planche à voile. Et puis elle est partie au Canada, pour faire ses études à Montréal. Mais son rêve ne la quittait pas. Et aujourd'hui, je sais qu'elle est prête. Elle n'a certes pas l'expérience des frères Peyron, mais elle en a assez pour cette traversée. Et surtout, elle a une passion, un rêve, et du courage. Et de la folie. Tous les marins sont un peu fous. Il le faut bien, pour pouvoir s'isoler pendant des semaines au milieu d'une immensité bleue paraissant sans fin.

« Au revoir, Maman. On se voit dans trois semaines.

- Surtout, fais bien attention à toi. Tu me le promets ?

- Oui. Et puis, tu sais, je serais tout le temps connectée par satellite. Il n'y a aucun danger, aucune raison de s'inquiéter.

- Quand même. »

C'était enfin le grand jour. Après avoir fait le tour de la famille et des amis réunis pour son départ, elle embarqua. Je lui avais proposé de venir avec elle, au moins pour sortir de la baie, mais elle n'avait pas voulu. C'était une traversée en solitaire, et elle devait la faire en solitaire du début jusqu'à la fin, avait-elle dit. Nous avions quand même obtenu gain de cause pour pouvoir la suivre pendant une heure, sur un autre bateau, avant de la laisser partir. Pour la plupart, ce n'était pas le fait de la quitter qui inquiétait. C'était plutôt l'idée de la savoir toute seule pendant trois semaines, soumise aux éléments, naviguant pour rejoindre le Canada. Mais son sourire, les étoiles dans ses yeux bleus, et son visage rayonnant m'empêchaient de me faire du souci. Elle réalisait son rêve, elle était heureuse, et elle en était capable. Je fus le dernier à qui elle dit au revoir. Notre étreinte dura longtemps. Nous savions tous deux ce qu'elle voulait dire. Une heure plus tard, notre bateau fit demi-tour, et je la vis agiter la main dans notre direction, ses lèvres articulant quelque chose dans un sourire, et le vent m'amenant ses mots.

« Au revoir, Grand-père. Merci pour tout. »

